

Daniel Couvreur La Filière marmoréenne

Germain Lefebvre

Volume 31, numéro 123, juin-été 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54021ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

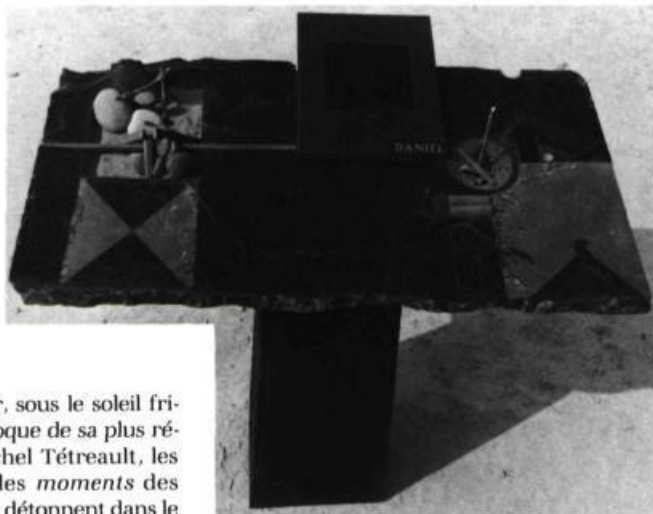
Lefebvre, G. (1986). Daniel Couvreur : la Filière marmoréenne. *Vie des arts*, 31(123), 67–67.

Daniel Couvreur

La Filière marmoréenne

Germain LEFEBVRE

Daniel COUVREUR
Sans titre, 1985.
 Sculpture en marbre
 noir de Belgique,
 bronze, sable;
 100 cm x 75 x 110.



Une couleur exotique

En plein mois de janvier, sous le soleil frieuleux et dans l'air vif de l'époque de sa plus récente exposition chez Michel Tétréault, les lieux, les monuments et les moments des œuvres de Daniel Couvreur détonnent dans le milieu ambiant. Pas avec ostentation, ni fracas ou provocation: «This is no showbusiness!» Non, mais avec une présence totale, inaltérable, une évidence indiscutable, un *cela va de soi* comme celui des pyramides, des obélisques, des stèles... mais? Mais l'évidence est trompeuse parfois!

Cela semble bien être la sagesse des siècles écoulés, l'antique tradition, la culture vénérable répérées aux détours de la route du marbre que l'on retrouve ici; le souvenir de Michel-Ange peut-être, mais tout cela vu avec un œil qui aurait le sourire énigmatique de la Joconde... Voyez?... Une certaine ambiguïté, disons.

L'hiver et le froid n'ont, à vrai dire, rien à voir avec la sensation de dépaysement que l'on éprouve devant les œuvres de Couvreur. Tout aussi insolites soient-elles, pourrais-je dire, au cœur de la canicule de l'été montréalais. Tiens, pour faire mieux voir, disons que si les expositions de type *constat annuel de l'état de la production* existaient encore, les pièces de Couvreur y feraient figure de fleurs exotiques dans le jardin de la québecitude actuelle.

Pas étonnant, bien sûr! Toutes sont conçues et réalisées à Pietrasanta, et leurs formes, leurs couleurs, leurs histoires, de même que leur musique, sont italiennes; leurs ancêtres, sont antiques, classiques! Leur père, pourtant, ne se considère point comme un phénomène isolé, et il cite des maîtres, des collègues qui poursuivent des recherches apparentées aux siennes. Mais il avoue finalement qu'ils sont peu nombreux entre Hull et la Baie-Saint-Paul. Et cela, compte tenu des raz-de-marée qui noient épisodiquement dans une même soupe les courants de l'art à la mode; cela, dis-je me plaît bien! Une étoile plutôt qu'un cheveu dans la soupe!

Germain Lefebvre est critique d'art et membre de l'Association Internationale des Critiques d'Art.

L'inspiration technique

Il y a aussi autre chose qui a marqué de façon indélébile le destin artistique de Daniel Couvreur et qui n'est pas si commun de nos jours, c'est la révélation du métier. Cela devient un besoin impérieux, un plaisir envahissant et expansionniste. Tout semble lui être venu par le jeu des outils, l'expérimentation des matériaux, de la fréquentation des paysages anciens et aussi des œuvres d'un autre âge... pas beaucoup des reproductions des magazines et des revues d'art de notre temps.

Daniel Couvreur a d'abord été peintre. Tout à fait par hasard, à l'occasion d'un voyage en Italie, il découvre Pietrasanta, la séduction du marbre et l'amour de la sculpture. Le travail de la pierre devient une passion, une obsession, et il produit, il produit: il taille des morceaux de marbre de toutes les couleurs, il les assemble, les polit, leur donne des formes inusitées, en fait des objets *inconnus*. Il explore les possibilités de la matière pour lui faire dire autre chose, tout de même, que ce que à quoi la sculpture traditionnelle nous a habitués.

Cela ne suffit plus cependant; après avoir créé des formes, des objets, des *êtres*, il doit les situer dans un cadre, dans un univers qui leur convienne. Pas un monde inventé de toutes pièces, un paradis artificiel, mais celui qui soit le leur, naturellement. Et, c'est en continuité, tout naturellement, que l'art de Couvreur s'oriente vers la création d'éléments d'architecture, des aménagements de sites, de paysages. C'est cela que l'artiste montrait lors de sa dernière exposition.

Devenu architecte, il n'a rien renié de sa formation de dessinateur, de peintre, de sculpteur; tout cela est intégré dans sa vision et dans son expression ainsi que le recommandait Le Corbusier. Il faut avoir une vision globale et posséder la maîtrise de son discours.

Un univers autre

Et voilà comment est né le théâtre magique de Daniel Couvreur et comment il se développe sur des scènes inattendues, étonnantes, que le metteur en scène lui-même ne prévoit pas à l'avance. On est bien loin de l'art à thèse et de la démonstration intellectuelle, du «je t'explique, on s'explique, ô quelle merveille! N'est-ce-pas?» Couvreur n'aime pas expliquer. Il aime mieux faire des allusions. Son art est fait d'allusions... et d'alluvions, peut-être. Des choses viennent de son passé d'amoureux de la matière et des mouvements de la main; d'autres prennent leur origine dans sa contemplation des grandes œuvres du passé. Les unes se déposent dans l'espace des autres et créent des situations, des jeux auxquels l'artiste se livre avec un plaisir évident et non dissimulé.

Rappelons donc, avant que l'espace ne manque, que la plupart des œuvres récentes de Daniel Couvreur ont l'apparence de terrains de fouilles archéologiques avec des indications au sol, des tracés géométriques rigoureux marqués par des pieux de repère qui rappellent ceux des arpenteurs-géomètres. Les sols sont des plaques de marbre irrégulières dans lesquelles l'artiste semble avoir retracé les signes d'une présence antérieure; ou, alors, les a-t-il niés pour graver les grandes lignes d'une occupation future. Les dessins, les formes élémentaires de la géométrie plane envahissent tout l'espace, jouant tantôt un rôle actif, ou tantôt composant un décor raffiné, en couleurs qui rappellent les fresques de la Renaissance (italienne, bien sûr).

Des installations? Si on veut, mais à une échelle qui convient au matériau choisi par l'artiste. Couvreur refuse que l'on considère ses théâtres, ses lieux sacrés, comme des maquettes à échelle réduite. Pourquoi faudrait-il, pour les apprécier, y mettre nécessairement le pied, quand on peut, à peu de frais, y profiter d'une vision «Dieu-le-père-iste» impenable?

Le beau? Oui! C'est même très beau, de dessin, de forme, de couleur. Faut-il s'en inquiéter? Je serais plutôt porté à m'en réjouir. Le beau ne peut certes pas être un défaut quand on le pousse à ce degré d'évidence qui parle plus fort que le *bad* n'arrive à le faire, me semble-t-il, même quand les détours de l'aventure artistique lui en offrent toutes les chances.

Quand la noble matière est employée tout à la fois pour faire naître des rêves, évoquer les mystères d'autres âges, inventer des jeux, provoquer un certain sourire et susciter la contemplation esthétique, c'est à voir. Suivez de près la filière Daniel Couvreur, une voie pavée de marbre¹.

1. Voir aussi les articles de Jacques-Adelin Brutaru, de René Viau et de Daniel Morency Dutil, dans *Vie des Arts*, XXII, 89, 82, XXIV, 96, 44 et XXIX, 117, 30.